

Panofles et Musique

168

**SPÉCIAL
PRINTEMPS
DE BOURGES**

**USA-URSS
LE DÉGEL
AU PRINTEMPS**

**USA:
DOSSIER
NASHVILLE
LA COUNTRY MUSIC**

**URSS:
AUTOGRAPH
LE ROCK SOVIÉTIQUE**

**RENCONTRES
RITA MITSOUKO
MALAVOI
PIERRE RAPSAT**

N° 69 - AVRIL 1987



PIERRE RAPSAT



(Ph. F. Verhet)

En Belgique, Rapsat est au même titre que Baudoin, le roi des Belges, connu et reconnu. C'est même la grande star wallonne, le seul à pouvoir se produire comme les Stones, Renaud ou Higelin sur la grande scène du Forest National devant six à huit mille personnes. Le seul à vendre des piles d'albums dans les supermarchés (trente-cinq mille du dernier J'aime ça, ce qui est considérable pour la Wallonie).

La France a un peu perdu de vue « L'Enfant du 92 », l'amateur de « Cover Girl » et de « Coup de Rouge/Coup de Blues ». Mais elle va le redécouvrir à l'occasion d'une tournée prochaine... Son spectacle vaut le déplacement : trois choristes, douze musiciens (deux guitaristes, deux claviers et un remarquable batteur, Christian Willems et un quatuor à cordes). Deux heures et quart de spectacle sans répit, sans bla-bla (ou presque). Le dernier album (le 10^e : Où es-tu Julian) y passe tout entier avec pour relever la sauce tous les tubes de dix albums de carrière. Disons-le d'entrée, la vie depuis 1973 n'a pas été toujours rose pour Rapsat, mais le

résultat est limpide, fort et prenant. Rapsat sûr de lui, bien campé sur ses terres wallonnes n'est pas amer, mais optimiste. Il veut distraire et émouvoir et il y réussit parfaitement. 1986 a été l'année de la confirmation, de l'épanouissement. Aujourd'hui, Rapsat gambade et occupe sa scène comme un grand fauve, à la manière d'un Springsteen, d'un Cougar ou d'un Lavilliers. Il s'affiche comme un Yves Simon ou un Manset qui aurait bouffé du lion, sans renoncer à troubler, à toucher. Son public l'écoute religieusement.

Il est déjà en chemin pour un « Nouveau Monde », premier titre de son album, premier titre de son spectacle. Il cravache pendant une demi-heure pour mettre la main sur son public qui ne demande que ça. Il enchaîne « Elle m'appelle », « Tabou » et ce titre extraordinaire passé inaperçu du précédent album, probablement le plus beau titre qu'il ait jamais écrit et composé, « Passagers de la Nuit ». Après « Domino » et quelques rêveries « Sur une épaule aimée », d'un coup, il abandonne sa course folle pour chanter « Gandhi ». Cela va casser un peu le rythme acharné

du spectacle, mais aussi rassurer sur un artiste qui n'abandonne rien de ses idées fraternelles et non violentes et qui veut continuer à toucher ce qu'il y a de meilleur chez son auditeur. Ensuite la cavalcade reprend « Illusions », « Histoire d'O » qui prend surtout son sens avec le quatuor à cordes qui l'a rejoint, « Années Lumières ». Au point où nous en sommes, l'affaire est jouée depuis longtemps. Entre Van Halen et Lavilliers, Rapsat a tout exploré, tout nettoyé en deux heures. Infernal. Le public est à genoux. Il peut alors entamer une série de rappels masquée : « Gémeaux », « La Romance » et surtout ses deux plus gros succès « L'Enfant du 92 » qui l'a fait connaître en France et « Animal ». C'est ce spectacle serré et volontaire que vous verrez au Printemps de Bourges.

*

Dans les coulisses, une soixantaine de fans et d'amis traînent en attendant que le dompteur-chanteur ait récupéré. Une écharpe nouée autour du cou, il s'abandonne aux délices de l'interview...

PAROLES ET MUSIQUE – Pourquoi avoir abandonné la France pour te consacrer seulement à la Belgique ?

Pierre RAPSAT – Vers 82-83, j'ai sorti ici un album qui s'appelait *Lâchez les Fauves* avec ce titre que j'ai joué ce soir, « Passagers de la Nuit » et ça a été le déclic ici, c'était au point de vue son ce que certains font aujourd'hui en France ! Cet album et ce titre ont fait un carton et d'un coup, les concerts ont été doublés et je suis passé à la vitesse supérieure. Depuis, je n'ai pas arrêté, mais curieusement ce succès n'a pas passé la frontière. C'est l'un des paradoxes de plus que j'ai rencontré dans ce métier... Mais moi, je ne peux pas répondre à la place des maisons de disques, des médias et du public français !

– Tu as pourtant bien une petite idée ?

– Disons que je pense que le travail n'a pas toujours été fait comme il aurait fallu qu'il le soit. La promotion est très importante dans ce métier et je ne sais pas pourquoi les gens qui se sont battus pour moi, n'ont pas réussi à m'imposer ou à mieux me faire connaître. J'ai connu aussi ce qu'on appelle des circonstances implacables, changement de direction dans une maison de disques, restructuration, etc.

– Te voir sur scène fait penser à un moment ou à un autre à Bruce Springsteen ? D'accord ?

– J'ai vu Bruce Springsteen sur scène, il y a deux ans. Cela n'a pas changé la façon dont j'abordais la scène avant de l'avoir vu, ni après. Je pense qu'il est inimitable, il fait une musique qui n'a rien à voir avec la mienne ; moi, je suis belge, d'un père flamand et d'une mère espagnole. Mais j'ai toujours aimé les enchaînements rapides, j'ai toujours aimé un certain rythme dans le spectacle, j'ai toujours aimé la scène de par son engagement physique. Pour moi la scène, c'est quand même là où tu transpires. Ce n'est pas parce que tu as deux lampes en moins ou un son qui n'est pas parfait, parce que la salle ne s'y prête pas, que c'est important. Quand j'ai vu Springsteen, je me suis dit : « quelque part, nous avons la même conception de la scène. » Là s'arrête la comparaison et l'influence.

– Ce qui est surprenant, c'est que dans ton spectacle, tu ne sacrifies pas tout à l'efficacité, à l'effet bulldozer.

– J'ai mon rythme, j'essaie de trouver ma cadence, chaque chanson me donne l'envie de chanter la suivante, de trouver le coup de pied au cul pour aborder la suivante. J'essaie de donner vie à un concert, de trouver les enchaînements. Mais d'un soir à l'autre, je ne change que très rarement mon spectacle, parce qu'il y a un rythme général qui est fondamental.

– Il y a aujourd'hui dans ton spectacle une force musicale invraisemblable, mais qui

est un peu cassée par ta tendresse, ta sensibilité, parfois il y a télescopage.

– J'ai un très bon groupe, c'est sûr. Je pense que dans un concert de Rapsat, il y a vraiment des contrastes et qu'il y a mélange : « Histoire d'O » avec des violons enchaîné avec « Sensation » qui est très dur. C'est moi, c'est comme ça. Je crois que c'est pour ça que ça passe vite, en tous cas vite pour moi. Je n'ai pas envie de m'emmerder parce que le public commence à taper dans les mains et que ça va durer vingt minutes ! Ma façon à moi d'avoir de l'audace dans mes concerts, c'est de casser un truc et de revenir avec quelque chose de différent et de relancer, comme dans un film avec des séquences différentes.

(Ph. F. Verhett)



Désespérément optimiste

– Tu commences ton spectacle avec « Nouveau Monde ».

– C'était peut-être le thème qui avait effleuré dans 1980. On vit dans une époque de transition, de mutation. Ce que je dis est d'une banalité affligeante, car il suffit de regarder la télévision et de lire les journaux. Le monde que les gens connaîtront dans vingt ou trente ans sera très différent de notre monde d'aujourd'hui, ne serait-ce que par l'arrivée de l'informatique qui en cinq ans, a bouleversé tout et en particulier, les mentalités. Le terrorisme aussi est un phénomène de mutation. Il y a actuellement rejet et mélange de cultures ; des systèmes qui fonctionnaient bien il y a vingt ou trente ans craquent de partout ; j'espère que cela finira bien, il faut être désespérément optimiste, c'est notre seule façon, je pense, de nous en sortir ! C'est ce que je dis dans « Nouveau Monde », je dis « Rio Blanco et Rio Negro » pour bien montrer le métissage, en réalité c'est « Rio Branco » parce que s'il y a bien un pays où le métissage a fonctionné, a réussi et existe depuis des générations, c'est le Brésil. Tout cela est symbolique, mais nous allons vers un nouveau monde.

– Il y a cette phrase fulgurante dans ton spectacle, « les années de galère sont les plus sincères »...

– On peut penser que les années de galère sont des moments de sincérité intense. Le danger est que quand ça commence à fonctionner très, très bien, tu commences à calculer. Ce n'est pas forcément toujours le cas, mais c'est l'un des dangers. En pleine galère, alors que tu ne comprends pas toujours pourquoi, tu peux tout vaincre parce que précisément tu as la rage de vaincre. C'est une volonté inconsciente, c'est une sincérité, c'est ce qui fait ta force, c'est ton noyau dur, c'est toi, c'est le prix à payer à soi-même.

– Alors maintenant que ça va de mieux en mieux, cette question doit drôlement te troubler ?

– Troubler n'est pas le mot, je répondrais autrement à ta question. Je dirais que quand ça ne marche pas, tu es angoissé et quand ça marche, tu es angoissé aussi. C'est un métier où tu as toujours peur, l'angoisse peut prendre différentes formes, mais elle est toujours là. C'est le tribut à payer. Il y a l'angoisse, peut-être pas de calculer, mais en tous cas de ne pas décevoir les quatre à cinq mille personnes qui viennent te voir. Il faut toujours avoir le petit truc en plus, surtout quand les gens t'ont déjà vu plusieurs fois, comme à Forest, et ce truc-là, tu n'es jamais sûr de le faire passer.

– Faisons deux projections. La première, ça marche de plus en plus fort pour Rapsat, qu'est-ce que tu fais ?

– De la scène, beaucoup de scène. Entre Forest National et maintenant, j'ai eu, disons, quelques mois où les Dieux étaient avec moi et où j'ai beaucoup écrit. Donc mon projet immédiat, c'est mon prochain album avec Transfert. Si ça marche, j'emmerderais tout le monde pour faire des concerts, j'espère faire le festival de Nyon, les Francofolies...

– Seconde projection, ça n'avance plus ?

– Tu sais, j'ai commencé la seule chose que je suis capable de faire et qui me passionne dans la vie, on va bien voir où cela me porte. Peut-être que toute ma vie, je ne chanterais qu'en Belgique, bon ! Je ne vais pas en faire un fromage. Que ça marche ou pas en France ou en Mongolie Extérieure, cela ne m'empêchera pas d'écrire ce que j'ai envie d'écrire et d'enregistrer ce que j'ai envie d'enregistrer. Si on m'empêchait bien sûr d'écrire et d'enregistrer, je serais épouvantablement malheureux, mais ça personne ne peut me l'enlever, puisque maintenant je suis même pratiquement producteur de mes disques. Bien sûr, je serais le roi des faux culs si je disais que je n'espère pas que ça va marcher là ou là. Plus on est de fous, plus on rit. On verra.

Les portes s'ouvrent

– Comment juges-tu la situation de la chanson en France ?

– En 73, quand j'ai fait mon premier album *New York*, la France, c'était Dalida, Sheila, c'était presque un suicide de faire un album comme ça à ce moment-là. Depuis quelques années, heureusement la pop-rock-variété française a évolué. J'ai pourtant été surpris de voir que dans un pays comme la France,

il n'y avait pas quinze ou vingt groupes de rock, qui marchent, mais un seul. Ça a été Trust, puis Téléphone, c'est curieux, maintenant, c'est Indochine. Ça s'améliore, les portes s'ouvrent, mais il y a aussi d'autres phénomènes qui s'installent, un snobisme dans le son, des références systématiques à untel ou untel. Il y a toujours cette manie des étiquettes : variété, variété-rock, ... pop, chanson française, tout ça, c'est un peu une conversation d'anciens combattants, le rock est rentré dans les mœurs.

– Et les chansons ?

– J'ai été choqué qu'on ait pu dire que « Le jour s'est levé » de Téléphone était de la variété, c'était un bon titre. Lavilliers écrit très bien, Jonasz est un grand Monsieur. Mais il a fallu dix ans pour s'en rendre compte. Étienne Daho a pu concrétiser et remodeler à la sauce française la pop anglaise. Tout ça, ça bouge et il y a quelques nouvelles têtes qui sont apparues récemment qui vont rester, comme Aubert de Téléphone, par exemple.

Méchanceté ?

– Quand tu t'es produit à Forest National pour cet inoubliable concert en mai dernier, tu as conclu avec « Le Plat Pays » de Brel, chanté *a cappella*. Alors Rapsat est le nouveau Brel, la liaison est évidente ?

– Je crois qu'il faut faire très attention à ce genre de comparaison. Il y a eu un Brel et il n'y en aura plus jamais d'autre ! Il était unique dans son genre et c'est pour ça qu'il traversera le temps, c'est un auteur-compositeur-interprète-cinéaste, un pilote, un navigateur extraordinaire. Je refuse catégoriquement cette étiquette de « Brel 87 ». Je n'ai jamais écrit, je crois, un texte comme lui les écrivait, et si j'ai chanté « Le Plat Pays » ce

jour-là, c'est parce que l'émotion était là et que j'étais belge et que je chantais devant un public de chez moi. C'était bien dans ces circonstances exceptionnelles de lui rendre un hommage en chantant une chanson qui parle de mon pays. J'aurais pu chanter « Amsterdam », non en fait, j'ai voulu chanter notre pays à nous et une chanson d'un francophone qui parlait de la Flandre, parce que tout compte fait, le Plat Pays, c'est aussi la Wallonie quelque part. A cet instant, tout ça s'interpénétrait, il y avait aussi ce besoin d'unité. Ici à Liège, je ne l'ai pas chanté parce que les circonstances s'y prétaient moins. Mais je peux le balancer dans tel ou tel concert si je le sens.

– Es-tu assez méchant maintenant pour la musique que tu fais ?

– Je peux être méchant, mais ce n'est pas systématique. Pour le dernier album, je n'avais pas envie d'être agressif. Dans la situation dans laquelle nous sommes, il vaut mieux être désespérément optimiste. C'est la seule façon d'avancer, sinon on va reculer. C'est vrai que je n'ai pas l'agressivité ou la méchanceté mais je peux l'avoir.

– Tu chantes « Gémeaux ». Crois-tu à l'astrologie ?

– Ce n'est pas que j'y croie ou je n'y croie pas, cela ne m'a jamais intéressé. Oui, je suis Gémeaux et quelque part, je suis vrai-



LA DISCOGRAPHIE DE PIERRE RAPSAT

- 1973. **NEW YORK**. La dernière jonquille - Music man - La clé - Le géant - Bon appétit - Trois roses froides - New York fondation - New York civilisation. (30 cm WEA).
- 1975. **MUSICOLOR**. Faut pas grand chose pour être heureux - Un jour, les couleurs - L'ombre et la lumière - Djumbo, l'Averick - Chanson à ma femme - Musicolor - Adieu les clowns - Le brochet - Buster Keaton - Rapsatus vulgaris. (30 cm WEA).
- 1976. **JE SUIS MOI**. L'oiseau de malheur - Les artistes d'eau douce - Les chauve-souris du métro - L'enfant du 92^e - Les machines - Gauguin - Les canaux de Mars - Nous, les Beatles - Qu'on est bien - Je suis moi. (30 cm RCA).
- 1978. **GEMEAUX**. Gémeaux - Poupée mécanique - Soleil - Cinématique - Qui - Country boy - Tout ça - Les mots - Avanti la musica - 34 tours. (RCA PL 37 202).
- 1979. **1980**. 1980 - Quarante degrés - Paul cow-boy - Délire animé - Casseurs de raison - Vie en scope - S.O.S. (tu prends ton téléphone) - A projeter - Transplanet express - Epilogue. (30 cm RCA).
- 1980. **DONNER TOUT SON COEUR**. Donner tout son cœur - Où vas-tu tous les soirs ? - Tentation les yeux - Pas d'électricité - Musique sans paroles - Bizarre hostile - T'as pas été sympa - Brouillard - Time is not money. (RCA PL 37 302).

- 1981. **UN COUP DE ROUGE, UN COUP DE BLUES**. Un coup de rouge, un coup de blues - Mais où est passé le président Rosko ? ! - C'est parfois l'Eldorado - Luna Park - Emmène-moi - La revanche - Radio Hara-Kiri - Chevauchée fantastique - Flash-back (C'est dimanche) - John. (RCA PL 37582).
- 1982. **LACHEZ LES FAUVES**. Passagers de la nuit - Lâchez les fauves - Courir jusqu'au bout de la rue - Sujets tabou - La ballade du globe-trotter - C'est toujours un mystère - Visage - Cover girl, quel est ton nom - Année lumière. (Milan A 189).
- 1984. **LIGNE CLAIRE**. Illusions - C'était un ange noir - Animal - Mutant - Immortel - Elle m'appelle - Décalage horaire - Comme un vieux slow - Joan joue aux dominos - Silence d'or. (EPIC EPC 25948).
- 1986. **OU ES-TU JULIAN ?** Nouveau monde - Où es-tu Julian ? - Douce guerilla - Une sensation - Les jours mélancoliques - Ecris ton nom - Galerie des pas perdus - Histoire d'eau - Parce qu'un jour. (Tréma 310 218).
- 1987. (45 tours Tréma 410 395).

- Contact scène : Agathe Productions, Michel Jankielewicz, 108 bd Montebello, 59800 Lille (20.93.57.57). Ou rens. : Arielle Faille, Tréma, 62, rue Pierre Charron, 75008 Paris (1/42.56.08.82/43.59.48.61/49.23).

ment Gémeaux, mais je n'en fais pas une religion, je ne suis pas en train de lire tous les bouquins et de me passionner. Je ne veux pas qu'on me dise l'avenir, enfin mon avenir.

– Tu as un fils, s'intéresse-t-il à ce que tu fais ?

– Parfois, ça l'intéresse, parfois il s'en fout complètement. Je ne l'amène pas au concert parce que je ne veux pas qu'il se fasse une image de son père complètement délirante. Il fait le tri dans sa tête, il me voit à la télé.

– Et toi qu'est-ce que tu écoutes ?

– J'essaie de ne pas trop écouter de disques, parce qu'après, tu es influencé, même inconsciemment. J'écoute Radio 21 en FM parce que je peux me tenir au courant. J'écoute de tout et je pense que pour mes vieux jours, je découvrirais plein de musiques. Je sens que le classique, ça arrive. Mais tout est une question de temps.

Avant de conclure, je voudrais ne pas oublier de mentionner mon groupe Transfert, entre autres les chœurs : Pietro (saxo), Dany Willem (claviers), Christian Boissard (guitare), Christian Woyemans (basse), Christian Willems (batterie).

Jean-Marie LEDUC